

Hédi Bouraoui. *La Femme d'entre les lignes*. Toronto : éd. du GREF, 2002. 150 p.

La *Femme d'entre les Lignes*, le dernier roman d'Hédi Bouraoui, est une œuvre étrange : non seulement l'auteur y propose un remède aux vicissitudes de l'amour, mais il incite le lecteur à découvrir son héroïne, Lisa, entre les lignes. Démarche curieuse qui fait se poser des questions au lecteur : comment accéder aux blancs de la page, au non-dit ? Quelle est cette « recette » d'amour nouveau ici proposée ?

Le narrateur poète et sa lectrice Lisa, s'aiment depuis dix ans sans jamais s'être rencontrés. Elle a lu tous ses écrits, il ne peut plus se passer d'elle. Mais une grande distance les sépare, un immense espace où le désir bouillonne. Qu'importe ! L'incomplétude rend l'amour pérenne et le garde vivant. Qui plus est, elle le canalise dans une pensée créatrice. Avec passion et avidité, la lectrice se nourrit des mots de la page, tandis que le lecteur est invité à décrypter l'informulé. Autrement dit, on se trouve face à une triade où le tiers est sollicité pour que vive le couple.

Deux parties composent le roman : le « parchemin de la mémoire » et « migramour ». Le créateur écrit sur une matière naturelle et noble, une peau d'animal, où l'encre est indélébile. Néanmoins, il peut effacer car la base est indestructible, et le parchemin gratté, même s'il a perdu sa fraîcheur originelle, est toujours apte à recevoir un autre écrit. Il prend alors le nom de palimpseste, qui a la capacité de laisser apparaître ça et là les traces de l'ancienne histoire. Or, l'un des personnages justement porte ce prénom, Palimpseste. Est-ce un hasard ? Certes non, plutôt un fil conducteur tendu au lecteur qui, partant de ce prénom original de femme, va entrer dans un processus à la Julien Gracque, pour constater en fin de compte que cette technique ne s'applique pas seulement à Lisa, mais à toutes les « images-Lisa » féminines du roman, à tous les personnages, et finalement au lecteur lui-même.

En effet, ce qui fait la force de l'amour ici, c'est non seulement la solidité du parchemin où la mémoire reste gravée envers et contre tout, mais la certitude que l'amour est immortel. Les protagonistes ne peuvent pas mourir puisqu'ils sont remplacés à l'infini. Palimpseste prend la place de Lisa, comme les autres femmes fugitivement rencontrées, Virebaroud celle du narrateur. Puis la lectrice devient elle-même narratrice, donc créatrice après avoir été elle-même créée, et elle recrée ainsi son narrateur sous forme d'un personnage. Finalement on ne sait plus, du quatuor, qui est qui, et c'est sans importance. Ce qui perdure, c'est le désir, l'amour éternel.

C'est pourquoi on peut parler d'amour « migrant » au lieu d'amour « mourant »¹. Le néologisme « migramour » est parlant en ce sens. Il y a seulement permutation de sujet, non du sentiment. Et si l'on assiste à une migration horizontale sur le plan de l'action, on est en droit de se demander s'il n'existe pas quelque part une migration verticale, celle de la mémoire qui ferait remonter les traces du passé dans le temps présent.

C'est ici qu'entrent en scène les blancs, non sous forme de vide mais de vacuité au sens taoïste du terme : c'est le vide du milieu qui fait tourner la roue. Dans la symbiose créatrice, ils sont inséparables de la trace écrite des mots. Et si les mots offrent leur sens, les espaces sont là pour susciter le désir de comprendre ce que les mots cachent de non-sens. Ce non dit enfoui dans les profondeurs, le passé, l'enfance, la forêt noire du rêve où tout se joue et où tout est possible. C'est de là qu'émerge Palimpseste après le départ de Lisa, dans l'instant. C'est à partir de cet épisode du roman qu'on bascule dans un apparent illogisme, mais aussi dans la certitude de l'amour. Parce que, remonté de ses profondeurs, l'amour qui n'avoue pas son nom dans les mots jaillit comme un geyser. On est ici dans le « j'aime », plutôt que dans le « on s'aime ». Celui qu'on offre dans le détachement de soi et de l'autre, non dans la possession.

La Femme d'entre les lignes apparaît comme un roman initiatique si captivant que sa lecture ne souffre pas d'interruptions. Le lecteur, fasciné, passe ainsi sans transition du passé au présent, du rêve à la réalité, d'un personnage à l'autre, sans heurts ni difficultés. Avec une virtuosité époustouflante, ce texte l'entraîne dans les arcanes d'une histoire d'amour insolite, aux frontières imprécises et à l'absence de temporalité teintée d'onirisme. On ne peut qu'être interpellé par l'intensité et la profondeur de ses thèmes qui démontrent, de la part de l'auteur, une remarquable connaissance de soi et de l'autre. Celui qui doute de l'amour et de l'altérité, qui s'interroge sur leur nature, leur destin, doit lire ce roman en état de contemplation pour y trouver le souffle d'une voie nouvelle.

Claudette Broucq
Rennes

1 Voir le concept de l'« amour » de Hédi Bouraoui dans *La Pharaone*.